

Gaston COUTÉ

Un matin de novembre, en 1898, je longuais d'un pas pressé le boulevard de Rochechouart, regagnant le logis conjugal où m'attendait le déjeuner. En passant devant le cabaret Al'Tartaine, je m'entendis appeler. Craignant la « barbe », comme on dit à Montmartre, je fis le sourd et précipitai l'allure. Mais ce fut en vain : à peine étais-je arrivé au coin de la rue Dancourt qu'une main se posait sur mon bras. Cette main appartenait au chanteur Buffalo.

« — Bonjour, mon vieux, me dit-il. As-tu une seconde ? Je voudrais avoir ton avis sur une pièce de vers très curieuse. »

Et il m'entraîna au local où il avait coutume d'officier. On nous versa l'apéritif et je lus en hâte les strophes manuscrites sur lesquelles Buffalo et ses patrons attendaient mon appréciation. Elles étaient écrites en vers patoisés avec des termes aux articulations fortement ouvertes et des expressions paysannes fleurant le terroir chartrain. Très colorées, elles dégageaient une mélancolie un peu rude où se devinait une pointe d'amère misanthropie ; elles avaient pour titre : *Le Champ de Naviots*.

« — Mais c'est très bien ! m'écriai-je après avoir relu plus attentivement le poème. Et de qui est-ce ?

« — D'un p'tit gâs qu'arrive de son patelin, me dit Buffalo.

« — Il se nomme ?

« — Gaston Couté. Il n'a que dix-huit ans.

« — Il faut vous l'attacher, dis-je à Taffin, le directeur d'Al'Tartaine. Voilà une note nouvelle, originale, qui inté-

ressera certainement le public ; et j'estime que ce petit bonhomme-là est un poète, un vrai, et qu'il faut l'encourager. Je serais bien étonné si, d'ici peu, il ne nous forçait à l'admirer par la production de quelque « tartine » de large envergure. Engagez-le. Vous vous en félicitez, j'en suis sûr. »

... A cette époque, je faisais partie de la troupe des Quat'-z-Arts et, malgré mon vif désir d'entendre au plus tôt le jeune Couté, il ne me fut loisible de me rendre Al'Tartaine qu'un mois plus tard. L'auteur du *Champ de Naviois* n'y était déjà plus. Un ancien fétard du nom de Barthélemy, qui, après avoir dissipé en peu de temps une fortune de plus d'un demi-million, chantait à l'Ane-Rouge sous le pseudonyme de Bartholo, avait entraîné Couté au cabaret de l'avenue Trudaine. J'y allai en hâte ; mais le « tour » de Couté étant passé, j'en fus pour mes pas et dus partir sans avoir eu le plaisir de l'applaudir.

Deux mois plus tard, je trouvai mon poète au sous-sol des Funambules, où Georges Obble, qui dirigeait le concert-apéritif, l'avait engagé sur audition à raison de 3 fr. 50 le cachet. Il m'apprit qu'il était né à Beaugency le 23 septembre 1880 ; que son père, qui exerçait la profession de meunier, se promettait de lui faire embrasser la minoterie ; que son peu de dispositions pour cette carrière avait suscité au percepteur de l'endroit l'idée de le préparer à un emploi administratif dans le département des Finances ; qu'avidé de liberté il avait tout lâché, assurant à ses parents avoir trouvé une place à Paris ; que ceux-ci, crédules, l'avaient embarqué pour la capitale le 31 octobre 1898 avec, en poche, un billet de cent francs, bientôt dépensé ; que, enfin, ayant dit ses vers Al'Tartaine et à l'Ane-Rouge pendant six semaines, ne recevant comme rémunération qu'une consommation (un café-crème ordinairement), il avait connu les jours sans pain et les nuits sans gîte.

On l'annonça :

« — Le poète beauceron Gaston Couté, dans ses œuvres ! »

Coiffé de son chapeau mou, couvert de son mac-ferlane, il s'approcha du piano, gravit la petite estrade et, sans rien modifier de sa tenue, sans même un salut, il dit tranquillement, avec l'accent des paysans de « chez lui », trois satires d'une philosophie âpre où sont mises en relief les hideurs de la fausse charité, de la fausse raison et de la bigoterie : *Un Gâs qu'a mal tourné*, *Le Christ en bois* et *Un Gâs qu'a perdu l'Esprit*. Flegmatique en apparence, mais rougissant un peu, il regagna ensuite sa place sous les bravos... !

Jules Mévisto ayant pris la succession d'Oble aux Funambules, le cachet de Couté fut porté à cinq francs. Depuis, le poète beauceron s'est produit au Conservatoire de Montmartre, à l'éphémère Pa-Cha-Noir, au Carillon, à l'Alouette, aux Noctambules et au Grillon ; et partout son succès a été croissant. Ses œuvres les plus connues et les plus goûtées sont, avec celles que j'ai mentionnées plus haut : *L'École*, *Les Conscrits*, *Les Gourgandines*, *Les Électeurs*, *Les Cocus*, *Chanson du Dimanche*, *Les Vieux Sagouins*, *La Belle Jeunesse*, *En revenant du Bal*, *Le Doute du Malchanceux*, *Le Déraillement*, *Chanson de Chemineux*, *La Roue*, *La Commune*, *Un bon Méquier*, *Les Deux Chemineux*. Toutes ces poésies, jointes à beaucoup d'autres, formeront un volume qu'éditera prochainement Georges Ondet sous le titre : *Chansons d'un Gâs qu'a mal tourné*. J'extrais ces quelques vers de :

LES GOURGANDINES

Les garces des loués, les souillons, les vachères,
Cell's qu'ont qu'leu pain et quat' pér's de sabots par an,
Cell's qu'ont ren à compter poure c' qu'est des parents,
Cell's-là, a' peuv'nt attend' longtemps un épouseux,
Longtemps ! en par-delà coueffé sainte Cath'rine...
Attend' ?...

Mais coumment don' qu' vous v'lez qu'a' fass', bon giueu !
Empêchez vouér un peu d' fleuri' les aubépines
Et les moignieaux d' chanter au cœur du joli Mai !...
Cell's-là charch'ront l'Amour par les mauvais senquiers.

Gna des lurons qui besougn'nt aux métari's blanches :
On s' fait ben queuqu' galant, en dansant, les dimanches.
Et pif... pouf !... Un bieau souér ousque l'on est coumm' saoule
D'avouér trop tournaillé au son des violons,
On s' laiss' chouèr, enjolé', sous les suçons d'eun' goule
Et sous le rudaill'ment de deux bras qui vous roulent
Coumme eun' gearbée à fér' dans les foins qui sent'nt bon.

Queuqu's moués après, quand gna déjà d' la barbeïée
Au bout des grands chargniers et des p'tits brins d'éteule.
Faut entend' clabauder d'vant la flamm' des jav'lées
Les grous boulhoummes gattieux et les vieill's femm's bégueules :
— « Hé ! hé ! du coup, la michant' Chous' s'a fait enfler ! »

Et les pauv's michant's Chous's qui décess'nt point d'enfler
Descend'nt au long des champs ousqu'a trouvé linceul
Leu-z-innocenc' tombée au nez d'un clar ed' lune.
(Les galants sont partis pus loin, la mouésson faite,
En sublaillant, chacun laissant là sa chacune,
Après avouér, au caboulot, payé leu's dettes.)
« Quoué fér' ? »

qu'a's song'nt, le front pendant su' leu' d' vanquière
Et les deux yeux virés vars el' creux des orgnières...
Leu' vent' est là qui quient tout l'mitan du frayé !

Ben ! pis v'là coumm' ça qu' est... Allez, les Gourgandines !
Vous yeux ont d' l'attiranc' coumme ieau qui dôrt dans l' puits,
Vous lèv'ers sont prisé's pus char qu'un kilo d' guignes,
Les pointes d' vous tetons — mieux qu' vout' cœur, vout' esprit —
Vous frayront la rout' large au travers des mépris...
C'est vout' corps en amour qui vous a foutu's d'dans ;
C'est après li qu'i' faut vous ragripper, à c'tt heure :
l' reste aux fill's perdu's pour se r'gangner d' l'honneur
Qu'à s' froutter — vent'e à vent'e — avec les hounnêt's gens.
L'honneur quient dans l' carré d' papier d'un billet d' mille !
... Allez, les Gourgandin's, par les quat' coins d' la ville !...
Allez fout' su' la pail' les bicaux messieurs dorés !
Allumez le torchon au mitan des ménages,
Fesez tourner la boule aux mangeux d' pain gagné,
Aux p'tits gàs à popa en attent' d'héritage !
Fesez semaille d' peine et d' môrt su' vout' passage,

Allez ! allez jusqu'au fin bout d' vout' mauvais sôrt !
Allez. les Gourgandin's, œuvrer aux tâch's du mal :
Soyez ben méprisab's pour que l'on vous adore !...
Et si vous quervez pas su' eun' couett' d'hôpital
Ou su' les banquetts roug's des maisons à lanterne,
Vous pourrez rappliquer — tête haute ! — au village
Entraînant tout l' butin qu' v' aurez raslé d' bounn' guarre.

.
Vous s'rez des dam's à qui qu'on donne un certain âge :
Vous tortill'rez du cul dans des cotillons d' soué ;
V' aurez un p'tit châlet, près des ieaux ou des boués
Que v' appel'rez « Villa des Ros's » ou « des Pervenches » ;
L' curé y gueul'tonn'ra avec vous, les dimanches,
En causant d'ci et d'ça, d' morale et d' tarte aux preunes ;
Vous rendrez l' pain bénit quand c'est qu' ça s'ra vout' tour ;
L' Quatorz'-Juillet, vous mérit'rez ben d' la Patrie :
Ça s'ra vous qu' s' aurez mieux pavouésé de tout l' bourg !
Le bureau d' bienfésance vienra vous qu'ri' des s'cours ;
Aux écol's coummunal's vous f'rez off'ér de prix...
Et vous s'rez prasqu'autant que l' mar' dans la coummune.

Gaston Couté dit actuellement ses vers aux Quat'-z-Arts, où il a remplacé Jehan Rictus. Il y a entre ces deux poètes de grandes affinités : ils sont mus par les mêmes sentiments de douce pitié ; et l'horreur des iniquités sociales est chez eux également développée. Mais tandis que Rictus gémit, Couté est tout près de crier ; la révolte chez lui bout davantage. Cela tient sans doute à ce qu'il est plus jeune, plus neuf et, conséquemment, non encore désillusionné. J'ajouterai que le patois de celui-ci me semble plus exact que l'argot de celui-là, qui sent trop le travail, qui est trop de la « littérature ». Et je ne serais nullement surpris que le benjamin des poètes montmartrois n'éclipsât un jour son aîné dans la faveur du public de nos cabarets.
